Samedi 21 novembre 2026
JÉSUS, LES CHÈVRES ET LES RECALÉS DU PARADIS

Ézéchiel 34, 11-12 et 15-17 / Matthieu 25, 31-46

Il y a manifestement une erreur de casting dans l'Évangile d'aujourd'hui ! On nous avait pourtant annoncé le jugement dernier : le Fils de l'homme dans toute sa gloire, les anges, le trône, toutes les nations rassemblées... bref, du grandiose, du spectaculaire, de quoi nous en mettre plein la vue ! Et puis, soudain, le Roi prend la parole : « J'avais faim. J'avais soif. J'étais un étranger. J'étais en prison. » C'est donc lui, le Roi de l'univers ? Il semble bien que oui. Et c'est précisément là que tout bascule. Celui qui siège sur le trône est aussi celui que nous avons laissé sur le trottoir. Et si le véritable scandale du jugement dernier n'était pas le feu de l'enfer, mais l'endroit où Dieu a choisi de nous attendre ? Il nous dit : « J'avais faim », alors que nous l'attendions dans les hauteurs du ciel. Il nous dit : « J'étais en prison », alors que nous pensions le rencontrer dans la gloire. Il nous dit : « J'étais un étranger, et vous ne m'avez pas accueilli. »

Le plus grand scandale de notre texte est bien là : Dieu est du mauvais côté de la porte ; pas de celui qui ouvre, mais de celui qui frappe.

Commençons par reconnaître ô combien ce passage de l'Évangile de Matthieu est terrifiant. Il y a un trône, un roi, un jugement, des brebis, des chèvres, et, pour finir, un feu éternel. On se croirait dans une fresque médiévale, avec les bienheureux d'un côté et les damnés de l'autre. Et nous voilà déjà en train de nous demander : de quel côté serai-je ? À droite ? À gauche ? Avec les brebis ? Avec les chèvres ?

Mais si nous commencions ailleurs ? Si, avant de nous demander qui sera sauvé, nous nous demandions qui est ce Dieu qui vient juger ? C'est précisément la question à laquelle répond le prophète Ézéchiel, et sa réponse est extraordinaire : « Voici que moi-même, je chercherai mes brebis et je veillerai sur elles. » Moi-même, dit Dieu. Pas un intermédiaire, pas un fonctionnaire du ciel, pas un berger sous-traitant. Moi-même. « Celle qui est perdue, je la chercherai ; celle qui est égarée,

je la ramènerai ; celle qui est blessée, je la panserai ; celle qui est malade, je lui rendrai des forces. »

Écoutez bien cette succession de verbes : chercher, ramener, panser, fortifier. Voilà les premiers gestes du Dieu qui juge : des gestes de secours. Et ce n'est pas un détail, car Ézéchiel s'en prend violemment aux bergers d'Israël, c'est-à-dire à ses dirigeants. Ils se sont nourris eux-mêmes au lieu de nourrir le troupeau. Ils ont profité des faibles. Ils ont abandonné les malades. Ils ont laissé les brebis se disperser.

Dieu leur dit, en substance : puisque vous avez fait de votre responsabilité un privilège, je vais reprendre moi-même le travail. Et il descend ad personam chercher les brebis. Mais attention ! Ce berger n'est pas une image d'Epinal, souriant au milieu de quelques moutons bien peignés. Car Dieu ajoute : « Je jugerai entre brebis et brebis ».

Entre brebis et brebis ! Le jugement ne passe donc pas simplement entre ceux qui seraient bons et les autres, entre ceux du dedans et ceux du dehors. Dieu traverse le troupeau lui-même. Et la suite du chapitre d'Ézéchiel nous apprend pourquoi : certaines bêtes piétinent les pâturages, troublent l'eau que les autres doivent boire, bousculent les plus faibles jusqu'à les chasser.

On voit bien ce que cela signifie. On peut appartenir au troupeau et empêcher les autres de vivre. On peut être parfaitement installé dans la communauté et contribuer à l'exclusion de ceux qui y cherchent une place. On peut même être très religieux et manquer complètement le rendez-vous avec Dieu.

Voilà qui devrait nous empêcher de dormir un peu trop tranquillement !

Et c'est ici que Matthieu prend le relais : le Fils de l'homme vient dans sa gloire. Toutes les nations sont rassemblées devant lui. Il sépare les uns des autres. Mais regardez bien sur quoi porte le jugement. Il ne demande pas : avez-vous défendu la bonne doctrine ? Il ne demande pas : combien de fois êtes-vous venus au culte ? Il ne demande pas : étiez-vous protestants, catholiques, évangéliques, croyants convaincus ou chercheurs hésitants ? Non. Il dit : « J'avais faim. » C'est tout de même vertigineux. Le Roi de l'univers se présente avec l'estomac vide.

Le Seigneur de la création demande un verre d'eau. Le juge de l'humanité se retrouve derrière les barreaux. Dieu ne nous demande pas d'abord si nous avons su parler de lui. Il nous demande si nous avons su voir ceux auxquels il s'est identifié.

Et remarquez un détail magnifique : personne ne l'avait reconnu : ni les justes, ni les autres. Les premiers demandent : « Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim ? » Les seconds posent exactement la même question. Personne n'a vu Dieu. Les uns ont simplement nourri quelqu'un qui avait faim. Les autres ne l'ont pas fait. Autrement dit, les justes n'ont pas agi pour gagner des points au ciel. Ils n'ont pas calculé leur rentabilité spirituelle. Ils n'ont pas pensé : tiens, si je donne un sandwich à cet homme, cela me fera peut-être une bonne note pour le jugement dernier ! Ils ont simplement vu un être humain, et ils ont répondu à sa détresse.

C'est peut-être cela, la plus belle définition de la foi en actes : faire place à l'autre sans même savoir que Dieu nous y attend.

Alors, évidemment, nous pourrions nous rassurer en disant que tout cela concerne quelques gestes individuels de charité : un repas offert, une visite à l'hôpital, un vêtement donné, quelques dizaines de francs versés à une bonne œuvre. Et ce serait déjà beaucoup… mais ce serait aussi terriblement insuffisant. Car aujourd'hui, l'étranger n'est pas seulement celui qui frappe à notre porte. C'est aussi celui dont nous parlons dans nos débats politiques sans jamais lui donner la parole.

L'affamé n'est pas seulement celui à qui nous tendons une assiette. C'est aussi celui qui vit dans un monde capable de produire tant de richesses et de laisser pourtant des êtres humains manquer de l'essentiel. Le prisonnier n'est pas seulement celui que nous pourrions visiter, c'est aussi celui que nous avons réduit pour toujours à la pire chose qu'il ait faite. Et le malade, ce n'est pas seulement celui dont nous connaissons le diagnostic, c'est parfois cette personne devenue invisible, parce que sa souffrance dure depuis trop longtemps et que nous ne savons plus quoi lui dire.

L’Évangile de ce jour ne nous demande donc pas simplement d'être gentils. Il nous demande de changer notre regard. Et peut-être même de déranger un peu l'ordre du monde.

Car lorsque Jésus dit : « C'est à moi que vous l'avez fait », il ne distribue pas une jolie récompense aux personnes généreuses. Il bouleverse notre manière de comprendre Dieu. Il nous dit que la dignité de l'être humain n'est pas négociable, puisque lui-même a choisi de s'y rendre présent, jusque dans sa plus grande fragilité. Voilà pourquoi le jugement est si sérieux. Non parce que Dieu prendrait plaisir à condamner, mais parce que ce que nous faisons aux plus vulnérables a un poids immense aux yeux de Dieu.

Et pourtant, une question demeure. Une question terrible : que pouvons-nous bien faire de ce feu éternel ? Que faisons-nous de cette séparation définitive ? Nous ne pouvons pas simplement effacer ces paroles parce qu'elles nous dérangent. Jésus les a prononcées, Matthieu les a transmises, et elles font partie de l'Évangile. Mais nous ne pouvons pas non plus les transformer en arme pour terroriser les consciences. D'abord parce que le texte lui-même nous réserve une surprise : le feu éternel, dit Jésus, a été préparé « pour le diable et pour ses anges ». Pas pour l'humanité. Cela ne supprime pas la menace du jugement. Mais cela nous interdit de présenter la damnation des êtres humains comme le projet premier de Dieu.

Et puis, souvenons-nous d'Ézéchiel : le juge, c'est celui qui cherche la brebis perdue, celui qui rassemble les dispersés, celui qui soigne les blessés. Alors, qui aura le dernier mot ? Le Dieu qui sépare, ou le Dieu qui cherche ? Et si c'était précisément le même Dieu ? Si le jugement était l'expression de cet amour qui refuse de considérer la violence, l'indifférence et l'injustice comme des choses sans importance ? Un amour qui juge, parce qu'il prend ses créatures au sérieux. Un amour qui ne dit pas à celui qui a été écrasé : ce n'est pas grave, oublions tout. Un amour à la dimension illimitée.

L'apôtre Paul ose, lui aussi, une parole déconcertante : dans sa lettre aux Romains, il écrit : « Dieu a enfermé tous les humains dans la désobéissance pour faire miséricorde à tous. » À tous. Pas seulement

aux meilleurs, pas seulement aux plus religieux : à tous. Et ailleurs, Paul annonce qu'en Christ Dieu réconcilie le monde avec lui-même.

Alors, faut-il croire au salut universel ? Faut-il affirmer que, finalement, tous seront sauvés ? Je ne crois pas que nous puissions transformer cette espérance en une certitude qui annulerait les avertissements de Jésus… mais je crois encore moins que nous ayons reçu mission de dresser la liste des damnés.

Nous ne savons pas jusqu'où ira la miséricorde de Dieu. Et peut-être que la foi consiste précisément à espérer qu'elle ira beaucoup plus loin que notre imagination. Nous pouvons prendre le jugement infiniment au sérieux, sans renoncer à espérer le salut de tous. Nous pouvons croire que Dieu ne ferme pas les yeux sur le mal, sans croire qu'il se réjouit de perdre ceux qu'il a créés. Et surtout, nous pouvons enfin cesser de nous comporter comme si nous étions chargés de faire le tri à sa place.

Car il y a quelque chose d'assez comique, et de tragique, dans notre façon de lire cette parabole. Jésus nous dit : « J'avais faim, et vous m'avez donné à manger. » Et nous, nous passons beaucoup trop de temps à nous demander qui finira dans le feu ! Il nous parle de l'étranger, et nous débattons de la géographie de l'enfer. Il nous parle du prisonnier, et nous cherchons à savoir combien de temps durera le châtiment. Il nous parle du malade, et nous discutons des conditions d'admission au paradis.

Pendant ce temps, quelqu'un frappe à la porte. Et si nous allions ouvrir ?

Le jugement dernier n'est pas une invitation à vivre dans la peur, c'est une invitation à vivre les yeux ouverts. À ne pas remettre à demain ce qui peut être fait aujourd'hui. À ne pas attendre la fin du monde pour commencer à vivre selon le Royaume.

Et voici peut-être la nouvelle la plus bouleversante de ce texte : nous cherchons Dieu dans le ciel, et il nous attend sur la terre. Nous cherchons son visage dans la gloire, et il nous attend dans le visage d'un autre. Nous cherchons à savoir si nous serons un jour accueillis dans son Royaume. Et lui nous demande aujourd'hui : « Et toi, qui es-tu prêt à accueillir ? »

Alors, au fond, la question n'est peut-être pas de savoir si nous serons à droite ou à gauche au dernier jour. La question, c'est de savoir de quel côté de la porte nous nous tenons aujourd'hui. Du côté de ceux qui ferment, ou du côté de ceux qui ouvrent ? Car le Christ est là. Il a faim. Il a soif. Il est étranger. Il est seul. Et il attend.

Quant au dernier mot de l'histoire, laissons-le à Dieu. Avec cette espérance folle, obstinée, indisciplinée : que celui qui est venu chercher les brebis perdues n'a pas encore renoncé à retrouver la toute dernière bête du troupeau.

Amen.